



E L O G E

D E M. L E I B N I T Z.

GODEFROY GUILLAUME LEIBNITZ nâquit à Leipzig en Saxe le 23 Juin 1646 de Frederic Leibnitz Professeur de Morale & Greffier de l'Université de Leipzig, & de Catherine Schmuck, sa troisième femme, fille d'un Docteur & Professeur en Droit. Paul Leibnitz son grand Oncle avoit été Capitaine en Hongrie, & ennobli pour ses services en 1600 par l'Empereur Rodolphe II, qui lui donna les Armes que M. Leibnitz portoit.

Il perdit son Pere à l'âge de six ans; & sa Mere, qui étoit une femme de merite, eut soin de son éducation. Il ne marqua aucune inclination particuliere pour un genre d'étude plustôt que pour un autre, il se porta à tout avec une égale vivacité; & comme son Pere lui avoit laissé une assez ample Bibliotheque de Livres bien choisis, il entreprit, dès qu'il sçût assez de Latin & de Grec, de les lire tous avec ordre, Poëtes, Orateurs, Historiens, Jurisconsultes, Philosophes, Mathematiciens, Theologiens. Il sentit bien-tôt qu'il avoit besoin de secours, il en alla chercher chés tous les habiles gens de son temps, & même, quand il le fallut, assez loin de Leipzig.

Cette lecture universelle, & très assidue, jointe à un grand genie naturel, le fit devenir tout ce qu'il avoit lû; pareil en quelque sorte aux Anciens qui avoient l'adresse de mener jusqu'à huit Chevaux attelés de front, il mena de front toutes les Sciences. Ainsi nous sommes obligés de le partager ici, &, pour parler philosophiquement, de le

décomposer. De plusieurs Hercules l'Antiquité n'en a fait qu'un, & du seul M. Leibnitz nous ferons plusieurs Sçavants. Encore une raison qui nous détermine à ne pas suivre comme de coutume l'ordre Cronologique, c'est que dans les mêmes années il paroissoit de lui des Ecrits sur différentes matieres; & ce mélange presque perpetuel qui ne produisoit nulle confusion dans ses idées, ces passages brusques & frequents d'un sujet à un autre tout opposé qui ne l'embarassoient pas, mettoient de la confusion & de l'embaras dans cette Histoire.

M. Leibnitz avoit du goût & du talent pour la Poësie. Il sçavoit les bons Poëtes par cœur, & dans sa vieillesse même il auroit encore recité Virgile presque entier mot pour mot. Il avoit une fois composé en un jour un ouvrage de 300 Vers Latins sans se permettre une seule éllision; jeu d'esprit, mais jeu difficile. Lorsqu'en 1679 il perdit le Duc Jean Frederic de Brunsvic son Protecteur, il fit sur sa mort un Poëme Latin, qui est son Chef-d'œuvre, & qui merite d'être compté parmi les plus beaux d'entre les Modernes. Il ne croyoit pas, comme la plupart de ceux qui ont travaillé dans ce genre, qu'à cause qu'on fait des Vers en Latin, on est en droit de ne point penser, & de ne rien dire, si ce n'est peut-être ce que les Anciens ont dit; sa poësie est pleine de choses, ce qu'il dit lui appartient, il a la force de Lucain, mais de Lucain qui ne fait pas trop d'effort. Un morceau remarquable de ce Poëme est celui où il parle du Phosphore dont Brandt étoit l'inventeur. Le Duc de Brunsvic excité par M. Leibnitz, avoit fait venir Brandt à sa Cour pour jouir du Phosphore, & le Poëte chante cette merveille jusques-là inouïe, *Ce feu Inconnu à la Nature même, qu'un nouveau Vulcain avoit allumé dans un Antre sçavant, que l'eau conservoit & empêchoit de se rejoindre à la sphere du feu, sa Patrie, qui enseveli sous l'eau dissimuloit son être, & sortoit lumineux & brillant de ce tombeau, image de l'Ame immortelle & heureuse, &c.* Tout ce que la Fable, tout ce que

l'Histoire sainte ou profane, peuvent fournir qui ait rapport au Phosphore, tout est employé, le larcin de Prométhée, la Robe de Médée, le visage lumineux de Moïse, le feu que Jérémie envoie quand les Juifs furent emmenés en captivité, les Vestales, les Lampes sepulcrales, le combat des Prêtres Egyptiens & Perses; & quoi-qu'il semble qu'en voilà beaucoup, tout cela n'est point entassé, un ordre fin & adroit donne à chaque chose une place qu'on ne lui sauroit ôter, & les différentes idées qui se succèdent rapidement ne se succèdent qu'à propos. M. Leibnitz faisoit même des Vers François, mais il ne réussissoit pas dans la Poësie Allemande. Nôtre préjugé pour nôtre Langue, & l'estime qui est dûe à ce Poëte, nous pourroient faire croire que ce n'étoit pas tout-à-fait sa faute.

Il étoit très profond dans l'Histoire, & dans les Intérêts des Princes, qui en sont le résultat politique. Après que Jean Casimir Roi de Pologne eut abdiqué la Couronne en 1668, Philippe Guillaume de Neubourg Comte Palatin fut un des Prétendants, & M. Leibnitz fit un Traité sous le nom supposé de *George Ulicovius*, pour prouver que la République ne pouvoit faire un meilleur choix. Cet Ouvrage eut beaucoup d'éclat, l'Auteur avoit 22 ans.

Quand on commença à traiter de la paix de Nimegue, il y eut des difficultés sur le Ceremonial à l'égard des Princes libres de l'Empire, qui n'étoient pas Electeurs, on ne vouloit pas accorder à leurs Ministres les mêmes titres, & les mêmes traitements, qu'à ceux des Princes d'Italie, tels que sont les Ducs de Modene ou de Mantouë. M. Leibnitz publia en leur faveur un Livre intitulé *Cesarini Furstenerii De Jure Suprematus ac Legationis Principum Germaniæ*, qui parut en 1677. Le faux nom qu'il se donne signifie qu'il étoit & dans les intérêts de l'Empereur, & dans ceux des Princes, & qu'en soutenant leur dignité il ne nuisoit point à celle du Chef de l'Empire. Il avoit effectivement sur la dignité Imperiale une idée qui
ne

ne pouvoit déplaire qu'aux autres Potentats. Il prétendoit que tous les États Chrétiens, du moins ceux d'Occident, ne font qu'un corps, dont le Pape est le Chef spirituel, & l'Empereur le Chef temporel, qu'il appartient à l'un & à l'autre une certaine juridiction universelle, que l'Empereur est le General né, le Défenseur, l'Advoüé de l'Eglise, principalement contre les Infideles, & que de-là lui vient le titre de sacrée Majesté, & à l'Empire celui de saint Empire; & que quoi-que tout cela ne soit pas de droit divin, c'est une espece de Système politique formé par le consentement des peuples, & qu'il seroit à souhaiter qui subsistât en son entier. Il en tire des conséquences avantageuses pour les Princes libres d'Allemagne, qui ne tiennent pas beaucoup plus à l'Empereur que les Rois eux-mêmes n'y devroient tenir. Du moins il prouve très fortement que leur souveraineté n'est point diminuée par l'espece de dépendance où ils sont, ce qui est le but de tout l'ouvrage. Cette Republique Chrétienne dont l'Empereur & le Pape sont les Chefs n'auroit rien d'étonnant, si elle étoit imaginée par un Allemand Catholique, mais elle l'étoit par un Lutherien; l'esprit de système qu'il possédoit au souverain degré avoit bien prévalu à l'égard de la Religion sur l'esprit de parti.

Le Livre du faux *Cesarinus Furstenerius* contient non seulement une infinité de faits remarquables, mais encore quantité de petits faits qui ne regardent que les titres & les cérémonies, assés souvent négligés par les plus sçavants en Histoire. On voit que M. Leibnitz dans sa vaste lecture ne méprisoit rien, & il est étonnant à combien de Livres mediocres & presque absolument inconnus il avoit fait la grace de les lire. Mais il l'est sur-tout qu'il ait pû mettre autant d'esprit philosophique dans une matiere si peu philosophique. Il pose des définitions exactes, qui le privent de l'agréable liberté d'abuser des termes dans les occasions, il cherche des points fixes & en trouve dans les choses du monde les plus inconstantes & les plus sujettes au ca-

price des hommes ; il établit des rapports & des proportions, qui plaisent autant que des figures de Rethorique ; & persuadent mieux. On sent qu'il se tient presque à regret dans les détails où son sujet l'enchaîne, & que son esprit prend son vol, dès qu'il le peut, & s'éleve aux vûes generales. Ce Livre fut fait & imprimé en Hollande, & réimprimé d'abord en Allemagne jusqu'à quatre fois.

Les Princes de Brunsvic le destinerent à écrire l'Histoire de leur Maison. Pour remplir ce grand dessein, & ramasser les materiaux necessaires, il courut toute l'Allemagne, visita toutes les anciennes Abbayes, fouïlla dans les Archives des Villes, examina les Tombeaux & les autres Antiquités, & passa de-là en Italie, où les Marquis de Toscane, de Ligurie & d'Est, fortis de la même origine que les Princes de Brunsvic, avoient eu leurs Principautés & leurs Domaines. Comme il alloit par Mer dans une petite Barque seul & sans aucune suite de Venise à Mesola dans le Ferrarois, il s'éleva une furieuse tempête, & le Pilote qui ne croyoit pas être entendu par un Allemand & qui le regardoit comme la cause de la tempête, parce qu'il le jugeoit heretique, proposa de le jeter à la Mer, en conservant neantmoins ses hardes & son argent. Sur cela M. Leibnitz sans marquer aucun trouble tira un Chapelet, qu'apparemment il avoit pris par précaution, & se tourna d'un air assés devot. Cet artifice lui réussit, un Marinier dit au Pilote que puisque cet homme-là n'étoit pas heretique, il n'étoit pas juste de le jeter à la Mer.

Il fut de retour de ses voyages à Hanovre en 1690. Il avoit fait une abondante récolte, & plus abondante qu'il n'étoit necessaire pour l'Histoire de Brunsvic, mais une sçavante avidité l'avoit porté à prendre tout. Il fit de son superflu un ample Recüeil dont il donna le premier Volume in folio en 1693 sous le titre de *Codex Juris Gentium Diplomaticus*. Il l'appella *Code du Droit des Gens*, parce qu'il ne contenoit que des Actes faits par des Nations, ou en leur nom, des Declarations de guerre, des Manifestes,

des Traités de Paix ou de Trêve, des Contrats de Mariage de Souverains, &c. & que comme les Nations n'ont de Loix entre elles que celles qu'il leur plaît de se faire, c'est dans ces sortes de Pièces qu'il faut les étudier. Il mit à la tête de ce Volume une grande Préface bien écrite & encore mieux pensée. Il y fait voir que les Actes de la nature de ceux qu'il donne sont les véritables sources de l'Histoire autant qu'elle peut être connue, car il sçait bien que tout le fin nous en échappe, que ce qui a produit ces Actes publics & mis les hommes en mouvement, ce sont une infinité de petits ressorts cachés, mais très puissants, quelquefois inconnus à ceux mêmes qu'ils font agir, & presque toujours si disproportionnés à leurs effets, que les plus grands événements en seroient deshonorés. Il rassemble les traits d'Histoire les plus singuliers que ses Actes lui ont découverts, & il en tire des conjectures nouvelles & ingénieuses sur l'origine des Electeurs de l'Empire fixés à un nombre. Il avouë que tant de Traités de Paix si souvent renouvelés entre les mêmes Nations, sont leur honte, & il approuve avec douleur l'Enseigne d'un Marchand Hollandois, qui ayant mis pour titre *A la Paix perpetuelle*, avoit fait peindre dans le Tableau un Cimetiere.

Ceux qui sçavent ce que c'est que de déchiffrer ces anciens Actes, de les lire, d'en entendre le stile barbare, ne diront pas que M. Leibnitz n'a mis du sien dans le *Codex Diplomaticus* que sa belle Préface. Il est vrai qu'il n'y a que ce morceau qui soit de genie, & que le reste n'est que de travail & d'érudition, mais on doit être fort obligé à un homme tel que lui, quand il veut bien pour l'utilité publique faire quelque chose qui ne soit pas de genie.

En 1700 parut un supplément de cet Ouvrage sous le titre de *Mantissa Codicis Juris Gentium Diplomatici*. Il y a mis aussi une Préface où il donne à tous les Sçavants qui lui avoient fourni quelques Pièces rares des loüanges dont on sent la sincérité. Il remercie même M. Toinard de l'avoir averti d'une faute dans son premier Volume, où

il avoit confondu avec le fameux Christophle Colomb un Guillaume de Cafeneuve surnommé *Coulomp*, Vice-Amiral sous Louïs XI, erreur si legere & si excusable, que l'aveu n'en seroit guere glorieux sans une infinité d'exemples contraires.

Enfin il commença à mettre au jour en 1707 ce qui avoit rapport à l'Histoire de Brunsvic, & ce fut le premier Volume in folio, *Scriptorum Brunsvicensia illustrantium*: Recueil de Pièces originales qu'il avoit presque toutes dérobées à la poussiere & aux vers, & qui devoient faire le fondement de son Histoire. Il rend compte dans la Préface de tous les Auteurs qu'il donne, & des Pièces qui n'ont point de noms d'Auteurs, & en porte des jugemens dont il n'y a pas d'apparence que l'on appelle.

Il avoit fait sur l'Histoire de ces temps-là deux découvertes principales opposées à deux opinions fort établies.

On croit que de simples Gouverneurs de plusieurs grandes Provinces du vaste Empire de Charlemagne étoient devenus dans la suite des Princes hereditaires, mais M. Leibnitz soutient qu'ils l'avoient toujours été, & par-là ennoblit encore les origines des plus grandes Maisons. Il les enfonce davantage dans cet abîme du passé, dont l'obscurité leur est si précieuse.

Le dix & le onzième siècle passent pour les plus barbares du Christianisme, mais il prétend que ce sont le treize & le quatorze, & qu'en comparaison de ceux-ci le dixième fut un siècle d'or, du moins pour l'Allemagne. *Au milieu du douze on discernoit encore le vrai d'avec le faux, mais ensuite les fables renfermées auparavant dans les Cloîtres & dans les Legendes se débordèrent impetueusement, & inonderent tout.* Ce sont à peu-près ses propres termes. Il attribue la principale cause du mal à des gens, qui étant pauvres par institut, inventoient par nécessité. Ce qu'il y a de plus étonnant, c'est que les bons Livres n'étoient pas encore alors totalement inconnus. Gervais de Tilbury, que M. Leibnitz donne pour un échantillon

du treizième siècle étoit assés versé dans l'Antiquité soit profane, soit ecclésiastique, & n'en est pas moins grossièrement ni moins hardiment romanesque. Après les faits dont il a été témoin oculaire, l'Auteur d'Amadis pouvoit foutenir aussi que son Livre étoit historique. Un homme de la trempe de M. Leibnitz, qui est dans l'étude de l'Histoire, en sçait tirer de certaines réflexions generales, élevées au dessus de l'Histoire même, & dans cet amas confus & immense de faits il démêle un ordre, & des liaisons délicates, qui n'y sont que pour lui. Ce qui l'interesse le plus, ce sont les Origines des Nations, de leurs Langues, de leurs Mœurs, de leurs Opinions, sur-tout l'Histoire de l'Esprit humain, & une succession de pensées qui naissent dans les Peuples les unes après les autres, ou plutôt les unes des autres, & dont l'enchaînement bien observé pourroit donner lieu à des especes de propheties.

En 1710 & 1711 parurent deux autres Volumes, *Scriptorum Brunsvicentia illustrantium*, & enfin devoit suivre l'Histoire qui n'a point paru, & dont voici le plan.

Il la faisoit précéder par une Dissertation sur l'état de l'Allemagne, tel qu'il étoit avant toutes les Histoires, & qu'on le pouvoit conjecturer par les monuments naturels, qui en étoient restés, des Coquillages petrifiés dans les Terres, des Pierres où se trouvent des empreintes de Poissons ou de Plantes, & même de Poissons & de Plantes qui ne sont pas du Pays, Medailles incontestables du Déluge. De-là il passoit aux plus anciens Habitants dont on ait mémoire, aux differents Peuples qui se sont succédé les uns aux autres dans ces Pays, & traitoit de leurs Langues, & du mélange de ces Langues autant qu'on en peut juger par les Etimologies, seuls monuments en ces matieres. Ensuite les Origines de Brunsvic commençoient à Charlemagne en 769, & se continuoient par les Empereurs descendus de lui, & par cinq Empereurs de la Maison de Brunsvic, Henri I l'Oiseleur, les trois Othons & Henri II où elles finissoient en 1025. Cet espace de temps com-

prenoit les Antiquités de la Saxe par la Maison de Witt-kind, celles de la haute Allemagne par la Maison Guelfe, celles de la Lombardie par la Maison des Ducs ou Marquis de Toscane & de Ligurie. De tous ces anciens Princes font sortis ceux de Brunsvic. Après ces Origines venoit la Genealogie de la Maison Guelfe ou de Brunsvic, avec une courte mais exacte Histoire jusqu'au temps present. Cette Genealogie étoit accompagnée de celles des autres grandes Maisons, de la Maison Gibelline, d'Autriche ancienne & nouvelle, de Baviere, &c. M. Leibnitz avançoit, & il étoit trop sçavant pour être présomptueux, que jusqu'à present on n'avoit rien vû de pareil sur l'Histoire du moyen âge, qu'il avoit porté une lumiere toute nouvelle dans ces Siècles couverts d'une obscurité effrayante, & réformé un grand nombre d'erreurs, ou levé beaucoup d'incertitudes. Par exemple, cette Papesse Jeanne établie d'abord par quelques-uns, détruite par d'autres, ensuite rétablie, il la détruisoit pour jamais, & il trouvoit que cette Fable ne pouvoit s'être soutenue qu'à la faveur des tenebres de la Cronologie qu'il dissipoit.

Dans le cours de ses recherches il prétendit avoir découvert la véritable origine des François, & en publia une dissertation en 1716. L'illustre P. de Tournemine Jesuite attaqua son sentiment, & en soutint un autre avec toute l'érudition qu'il falloit pour combattre un Adversaire aussi sçavant, & avec toute cette hardiesse qu'un grand Adversaire approuve. Nous n'entrerons point dans cette question, elle étoit même assez indifferente selon la réflexion polie du P. de Tournemine, puisque de quelque façon que ce fût les François étoient compatriotes de M. Leibnitz.

M. Leibnitz étoit grand Jurisconsulte. Il étoit né dans le sein de la Jurisprudence, & cette science est plus cultivée en Allemagne qu'en aucun autre Pays. Ses premières études furent principalement tournées de ce côté-là, la vigueur naissante de son esprit y fut employée. A l'âge de 20 ans il voulut se faire passer Docteur en droit à Leip-

fic, mais le Doyen de la Faculté, poussé par sa femme, le refusa sous le prétexte de sa jeunesse. Cette même jeunesse lui avoit peut-être attiré la mauvaise humeur de la femme du Doyen. Quoi-qu'il en soit, il fut vangé de sa Patrie par l'applaudissement general avec lequel il fut reçu Docteur la même année à Altorf dans le territoire de Nuremberg. La These qu'il soutint étoit *De Casibus perplexis in Jure*. Elle fut imprimée dans la suite avec deux autres petits Traités de lui, *Specimen Encyclopædiæ in Jure*, seu *Questiones Philosophiæ amœniore ex Jure collectæ & Specimen certitudinis seu demonstrationum in Jure exhibitum in doctrina conditionum*. Il sçavoit déjà rapprocher les différentes Sciences, & tirer des lignes de communication des unes aux autres.

A l'âge de 22 ans, qui est l'Epoque que nous avons déjà marquée pour le Livre de *George Ulicovius*, il dédia à l'Electeur de Mayence, Jean Philippe de Schomborn, une nouvelle Methode d'apprendre & d'enseigner la Jurisprudence. Il y ajoûtoit une Liste de ce qui manque encore au Droit, *Catalogum desideratorum in Jure*, & promettoit d'y suppléer. Dans la même année il donna son projet pour réformer tout le Corps du Droit, *Corporis Juris reconcinandi ratio*. Les différentes matieres du Droit sont effectivement dans une grande confusion, mais la Tête en les recevant les avoit arrangées, elles s'étoient refonduës dans cet excellent Moule, & elles auroient beaucoup gagné à reparoître sous la forme qu'elles y avoient prise.

Quand il donna les deux Volumes de son *Codex Diplomaticus*, il ne manqua pas de remonter aux premiers principes du Droit naturel & du Droit des Gens. Le point de vûë où il se plaçoit étoit toujours fort élevé, & de-là il découvroit toujours un grand Pays dont il voyoit tout le détail d'un coup d'œil. Cette Theorie generale de Jurisprudence, quoi-que fort courte, étoit si étendue, que la question du Quietisme, alors fort agitée en France, s'y trouvoit naturellement dès l'entrée, & la décision de M.

Leibnitz fut conforme à celle du Pape.

Nous voici enfin arrivés à la partie de son merite qui interesse le plus cette Compagnie, il étoit excellent Philosophe & Mathématicien. Tout ce que renferment ces deux mots, il l'étoit.

Quand il eut été reçu Docteur en Droit à Altorf, il alla à Nuremberg pour y voir des Sçavants. Il apprit qu'il y avoit dans cette Ville une Societé fort cachée de gens qui travailloient en Chimie, & cherchoient la Pierre Philosophale. Aussi-tôt le voilà possédé du desir de profiter de cette occasion pour devenir Chimitte, mais la difficulté étoit d'être initié dans les Mysteres. Il prit des Livres de Chimie, en rassembla les expressions les plus obscures, & qu'il entendoit le moins, en composa une Lettre inintelligible pour lui-même, & l'adressa au Directeur de la Societé secrete, demandant à y être admis sur les preuves qu'il donnoit de son grand sçavoir. On ne douta point que l'Auteur de la Lettre ne fût un *Adepté* ou à peu près, il fut reçu avec honneur dans le Laboratoire, & prié d'y faire les fonctions de Secretaire. On lui offrit même une pension. Il s'instruisit beaucoup avec eux pendant qu'ils croyoient s'instruire avec lui, apparemment il leur donnoit pour des connoissances acquises par un long travail les vûes que son genie naturel lui fournissoit, & enfin il paroît hors de doute que quand ils l'auroient reconnu, ils ne l'auroient pas chassé.

En 1670 M. Leibnitz âgé de 24 ans se déclara publiquement Philosophe dans un Livre dont voici l'Histoire.

Marius Nizolius de Bersello dans l'Etat de Modene publia en 1553 un Traité *De veris Principiis, & vera ratione Philosophandi contra Pseudophilosophos*. Les faux Philosophes étoient tous les Scholastiques passés & présents, & Nizolius s'élevoit avec la derniere hardiesse contre leurs idées monstrueuses, & leur langage barbare, jusque-là qu'il traitoit Saint Thomas lui-même de Borgne entre des Aveugles. La longue & constante admiration qu'on a eüe pour
Aristote

Aristote ne prouve, disoit-il, que la multitude des fots, & la durée de la sottise. La bile de l'Auteur étoit encore animée par quelques contestations particulieres avec des Aristoteliciens.

Ce Livre qui dans le temps où il parut n'avoit pas dû être indifférent, étoit tombé dans l'oubli, soit parce que l'Italie avoit eu intérêt à l'étouffer, & qu'à l'égard des autres Pays ce qu'il avoit de vrai n'étoit que trop clair, & trop prouvé, soit parce qu'effectivement la dose des paroles y est beaucoup trop forte par rapport à celle des choses. M. Leibnitz jugea à propos de le mettre au jour avec une Préface & des Notes.

La Préface annonce un Editeur & un Commentateur d'une espece fort singuliere. Nul respect aveugle pour son Auteur, nulles raisons forcées pour en relever le merite, ou pour en couvrir les défauts. Il le loüe; mais seulement par la circonstance du temps où il a écrit, par le courage de son entreprise, par quelques verités qu'il a apperçûes, mais il y reconnoît de faux raisonnemens & des vûes imparfaites, il le blâme de ses excés & de ses emportemens à l'égard d'Aristote, qui n'est pas coupable des rêveries de ses prétendus Disciples, & même à l'égard de Saint Thomas, dont la gloire pouvoit n'être pas si chere à un Lutherien. Enfin il est aisé de s'appercevoir que le Commentateur doit avoir un merite fort indépendant de celui de l'Auteur original.

Il paroît aussi qu'il avoit lû des Philosophes sans nombre. L'Histoire des Pensées des hommes, certainement curieuse par le spectacle d'une variété infinie, est aussi quelquefois instructive. Elle peut donner de certaines idées détournées du chemin ordinaire que le plus grand esprit n'auroit pas produites de son fonds, elle fournit des matériaux de pensées, elle fait connoître les principaux écueils de la raison humaine, marque les routes les plus sûres, & ce qui est le plus considérable, elle apprend aux plus grands genies qu'ils ont eu des pareils, & que leurs pareils se sont

trompés. Un Solitaire peut s'estimer davantage que ne fera celui qui vit avec les autres & qui s'y compare.

M. Leibnitz avoit tiré ce fruit de sa grande lecture, qu'il en avoit l'esprit plus exercé à recevoir toutes sortes d'idées, plus susceptible de toutes les formes, plus accessible à ce qui lui étoit nouveau, & même opposé, plus indulgent pour la foiblesse humaine, plus disposé aux interpretations favorables, & plus industrieux à les trouver. Il donna une preuve de ce caractere dans une Lettre de *Aristotele Recentioribus reconciliabili*, qu'il imprima avec le Nizolius. Là il ose parler avantageusement d'Aristote, quoi que ce fût une mode assés generale que de le décrier, & presque un titre d'esprit. Il va même jusqu'à dire qu'il approuve plus de choses dans ses ouvrages que dans ceux de Descartes. Ce n'est pas qu'il ne regardât la Philosophie corpusculaire ou mécanique comme la seule legitime, mais on n'est pas Cartesien pour cela, & il prétendoit que le véritable Aristote, & non pas celui des Scholastiques, n'avoit pas connu d'autre Philosophie. C'est par-là qu'il fait la reconciliation. Il ne le justifie que sur les principes generaux, l'essence de la matiere, le mouvement, &c. mais il ne touche point à tout le détail immense de la Physique, sur quoi il semble que les Modernes seroient bien genereux, s'ils vouloient se mettre en communauté de biens avec Aristote.

Dans l'année qui suivit celle de l'Edition du Nizolius, c'est-à-dire en 1671, âgé de vingt-cinq ans, il publia deux petits Traités de Physique, *Theoria Motus abstracti*, dédié à l'Academie des Sciences, & *Theoria Motus concreti*, dédié à la Societé Royale de Londres. Il semble qu'il ait craint de faire de la jalousie.

Le premier de ces Traités est une Theorie très subtile & presque toute neuve du mouvement en general. Le second est une application du premier à tous les Phenomenes. Tous deux ensemble font une Physique generale complete. Il dit lui-même qu'il croit que son Système réu-

nit & concilie tous les autres, supplée à leurs imperfections, étend leurs bornes, éclaircit leurs obscurités, & que les Philosophes n'ont plus qu'à travailler de concert sur ces principes, & à descendre dans des explications plus particulières, qu'ils porteront dans le *Treſor d'une ſolide Philoſophie*. Il eſt vrai que ſes idées ſont ſimples, étendues, vaſtes. Elles partent d'abord d'une grande univerſalité, qui en eſt comme le Tronc, & enſuite ſe diviſent, ſe ſubdiviſent, & pour ainſi dire, ſe ramifient preſque à l'infini, avec un agrément inexprimable pour l'eſprit, & qui aide à la perſuaſion. C'eſt ainſi que la Nature pourroit avoir penſé.

Dans ces deux Ouvrages, il admettoit du Vuide, & regardoit la matiere comme une ſimple étendue abſolument indifférente au mouvement & au repos; il a depuis changé de ſentiment ſur ces deux points. A l'égard du dernier, il étoit venu à croire que pour découvrir l'eſſence de la matiere il falloit aller au de-là de l'étendue, & y concevoir une certaine force qui n'eſt plus une ſimple grandeur géométrique. C'eſt la fameuſe & obſcure Entelechie d'Ariſtote, dont les Scholaſtiques ont fait les Formes ſubſtantielles, & toute ſubſtance a une force ſelon ſa nature. Celle de la matiere eſt double, une tendance naturelle au mouvement, & une réſiſtance au mouvement imprimé d'ailleurs. Un Corps peut paroître en repos, parce que l'effort qu'il fait pour ſe mouvoir eſt réprimé ou contrebalancé par les corps environnans, mais il n'eſt jamais réellement ou abſolument en repos, parce qu'il n'eſt jamais ſans cet effort pour ſe mouvoir.

Descartes avoit vû très ingénieusement que malgré les chocs innombrables des corps, & les diſtributions inégales de mouvement, qui ſe font ſans ceſſe des uns aux autres, il devoit y avoir au fond de tout cela quelque choſe d'égal, de conſtant, de perpétuel, & il a crû que c'étoit la quantité de mouvement, dont la meſure eſt le produit de la maſſe par la viteſſe. Au lieu de cette quantité de mouvement M. Leibnitz mettoit la force, dont la meſure

est le produit de la masse par les hauteurs auxquelles cette force peut élever un corps pesant, or ces hauteurs sont comme les quarrés des vitesses. Sur ce principe il prétendoit établir une nouvelle *Dynamique*, ou Science des forces, & il soutenoit que de celui de Descartes s'ensuivoit la possibilité du Mouvement perpetuel artificiel, ou d'un effet plus grand que sa cause, consequence qui ne se peut digerer ni en *Mechanique* ni en *Metaphisique*.

Il fut fort attaqué par les Cartesiens, sur-tout par Mrs. l'Abbé Catelan & Papin. Il répondit avec vigueur, cependant il ne paroît pas que son sentiment ait prévalu; la matiere est demeurée sans force, du moins active, & l'Entelechie sans application & sans usage. Si M. Leibnitz ne l'a pas rétablie, il n'y a guere d'apparence qu'elle se releve jamais.

Il avoit encore sur la Phisique generale une pensée particuliere, & contraire à celle de Descartes. Il croyoit que les causes finales pouvoient quelquefois être employées; par exemple, que le rapport des sinus d'incidence & de refraction étoit constant, parce que Dieu vouloit qu'un Rayon qui doit se détourner allât d'un point à un autre par deux chemins, qui pris ensemble fussent plus courts que tous les autres chemins possibles, ce qui est plus conforme à la souveraine Sageffe. La puissance de Dieu a fait tout ce qui peut être de plus grand, & sa Sageffe tout ce qui peut être de mieux ou de meilleur, l'Univers n'est que le résultat total, la combinaison perpetuelle, le mélange intime de ce plus grand & de ce meilleur, & on ne peut le connoître qu'en connoissant les deux ensemble. Cette idée, qui est certainement grande & noble, & digne de l'objet, demanderoit dans l'application une extrême dexterité, & des ménagements infinis. Ce qui appartient à la Sageffe du Créateur semble être encore plus au dessus de nôtre foible portée, que ce qui appartient à sa puissance.

Il seroit inutile de dire que M. Leibnitz étoit un Ma-

thématicien du premier ordre, c'est par-là qu'il est le plus généralement connu. Son nom est à la tête des plus sublimes Problèmes qui ayent été résolus de nos jours, & il est mêlé dans tout ce que la Geometrie Moderne a fait de plus grand, de plus difficile & de plus important. Les Actes de Leipsic, les Journaux des Sçavants, nos Histoires sont pleines de lui entant que Geometre. Il n'a publié aucun corps d'ouvrage de Mathematique, mais seulement quantité de Morceaux détachés, dont il auroit fait des Livres s'il avoit voulu, & dont l'esprit & les vûës ont servi à beaucoup de Livres. Il disoit qu'il aimoit à voir croître dans les Jardins d'autrui des Plantes, dont il avoit fourni les Graines. Ces Graines sont souvent plus à estimer que les Plantes même, l'Art de découvrir en Mathematique est plus précieux que la pluspart des choses qu'on découvre.

L'Histoire du Calcul Differentiel ou des Infiniment petits suffira pour faire voir quel étoit son genie. On sçait que cette découverte porte nos connoissances jusque dans l'Infini, & presque au de-là des bornes prescrites à l'Esprit humain, du moins infiniment au de-là de celles où étoit renfermée l'ancienne Geometrie. C'est une Science toute nouvelle, née de nos jours, très étendue, très subtile & très sûre. En 1684 M. Leibnitz donna dans les Actes de Leipsic les Regles du Calcul Differentiel, mais il en cacha les démonstrations. Les illustres Freres Bernoulli les trouverent quoi-que fort difficiles à découvrir, & s'exercerent dans ce Calcul avec un succès surprenant. Les solutions les plus élevées, les plus hardies & les plus inesperées naissoient sous leurs pas. En 1687 parut l'admirable Livre de M. Neuton *Des Principes Mathematiques de la Philosophie naturelle*, qui étoit presque entierement fondé sur ce même Calcul, desorte que l'on crut communément que M. Leibnitz & lui l'avoient trouvé chacun de leur côté par la conformité de leurs grandes lumieres.

Ce qui aidoit encore à cette opinion, c'est qu'ils ne se

rencontroient que sur le fond des choses , ils leur donnoient des noms differents , & se servoient de differents caracteres dans leur calcul. Ce que M. Neuton appelloit *Fluxions* M. Leibnitz l'appelloit *Differences*, & le caractere par lequel M. Leibnitz marquoit l'Infiniment petit étoit beaucoup plus commode & d'un plus grand usage que celui de M. Neuton. Aussi ce nouveau calcul ayant été avide-ment reçu par toutes les Nations sçavantes, les noms & les caracteres de M. Leibnitz ont prévalu par-tout, hormis en Angleterre. Cela même faisoit quelque effet en faveur de M. Leibnitz , & eût accoutumé insensiblement les Geometres à le regarder comme seul ou principal Inventeur.

Cependant ces deux grands Hommes sans se rien disputer jouïssôient du glorieux spectacle des progrès qu'on leur devoit, mais cette paix fut enfin troublée. En 1699 M. Fatio ayant dit dans son Ecrit sur la *Ligne de la plus courte Descente*, qu'il étoit obligé de reconnoître M. Neuton pour le premier Inventeur du Calcul Differentiel, & de plusieurs années le premier, & qu'il laissoit à juger si M. Leibnitz second Inventeur avoit pris quelque chose de lui, cette distinction si nette de premier & de second Inventeur, & ce soupçon qu'on insinuoit, exciterent une contestation entre M. Leibnitz soutenu des Journalistes de Leipfic, & les Geometres Anglois déclarés pour M. Neuton, qui ne paroïssoit point sur la Scene. Sa gloire étoit devenuë celle de la Nation, & ses partisans n'étoient que de bons Citoyens, qu'il n'avoit pas besoin d'animer. Les Ecrits se font succédé lentement de part & d'autre, peut-être à cause de l'éloignement des lieux, mais la contestation ne laissoit pas de s'échauffer toujours, & enfin elle vint au point qu'en 1711 M. Leibnitz se plaignit à la Societé Royale de ce que M. Keill l'accusoit d'avoir donné sous d'autres noms & d'autres caracteres le Calcul des Fluxions inventé par M. Neuton. Il soutenoit que personne ne sçavoit mieux que M. Neuton qu'il ne lui avoit

rien dérobé, & il demandoit que M. Keill defavoüât publiquement le mauvais sens que pouvoient avoir ses paroles.

La Société établie Juge du procès nomma des Commissaires pour examiner toutes les anciennes Lettres de sçavants Mathematiciens que l'on pouvoit retrouver, & qui regardoient cette matiere. Il y en avoit des deux parties. Après cet examen, les Commissaires trouverent qu'il ne paroïssoit pas que M. Leibnitz eût rien connu du Calcul Differentiel ou des Infiniment petits avant une Lettre de M. Neuton écrite en 1672, qui lui avoit été envoyée à Paris, & où la Methode des Fluxions étoit assés expliquée pour donner toutes les ouvertures nécessaires à un homme aussi intelligent; que même M. Neuton avoit inventé sa Methode avant 1669, & par conséquent 15 ans avant que M. Leibnitz eût rien donné sur ce sujet dans les Actes de Leipfic, & de-là ils concluoient que M. Keill n'avoit nullement calomnié M. Leibnitz.

La Société a fait imprimer ce Jugement avec toutes les Pièces qui y appartenoient sous le Titre de *Commercium Epistolicum de Analyfi promotâ*, 1712. On l'a distribué par toute l'Europe, & rien ne fait plus d'honneur au Système des Infiniment petits que cette jalousie de s'en assurer la découverte, dont toute une Nation si sçavante est possédée; car encore une fois M. Neuton n'a point paru, soit qu'il se soit reposé de sa gloire sur des Compatriotes assés vifs, soit, comme on le peut croire d'un aussi grand homme, qu'il soit supérieur à cette gloire même.

M. Leibnitz ou ses amis n'ont pas pû avoir la même indifférence; il étoit accusé d'un vol, & tout le *Commercium Epistolicum* ou le dit nettement, ou l'insinuë. Il est vrai que ce vol ne peut avoir été que très subtil, & qu'il ne faudroit pas d'autre preuve d'un grand genie que de l'avoir fait, mais enfin il vaut mieux ne l'avoir pas fait, & par rapport au genie & par rapport aux mœurs.

Après que le jugement d'Angleterre fut public, il parut un Ecrit d'une seule feuille volante du 29 Juillet

étant à Paris en 1672, qu'il y connut l'illustre M. Huguens qui étoit après Galilée & Descartes celui à qui il devoit le plus en ces matieres, que la lecture de son Livre de *Horologio Oscillatorio*, jointe à celle des ouvrages de Pascal & de Gregoire de saint Vincent, lui ouvrit tout d'un coup l'esprit, & lui donna des vûes qui l'étonnerent lui-même, & tous ceux qui sçavoient combien il étoit encore neuf, qu'aussi-tôt il s'offrit à lui un grand nombre de Theorèmes qui n'étoient que des Corollaires d'une Methode nouvelle, & dont il trouva depuis une partie dans les ouvrages de Gregory, de Barrou, & de quelques autres; qu'enfin il avoit penetré jusqu'à des sources plus éloignées & plus fecondes, & avoit soumis à l'Analise ce qui ne l'avoit jamais été. C'est son Calcul dont il parle. Pourquoi dans cette histoire qui paroît si sincere, & si exempte de vanité, n'auroit-il pas donné place à M. Neuton! il est plus naturel de croire que ce qu'il pouvoit avoir vû de lui en 1672 il ne l'avoit pas entendu aussi finement qu'il en est accusé, puisqu'il n'étoit pas encore grand Geometre.

Dans la Theorie du mouvement abstrait qu'il dédia à l'Academie en 1671, & avant que d'avoir encore rien vû de M. Neuton, il pose déjà des Infiniment petits plus grands les uns que les autres. C'est-là une des Clefs du Siftême, & ce principe ne pouvoit guere demeurer sterile entre ses mains.

Quand le Calcul de M. Leibnitz parut en 1684, il ne fut point reclamé, M. Neuton ne le revendiqua point dans son beau Livre qui parut en 1687; il est vrai qu'il a la generosité de ne le revendiquer pas non plus à present, mais ses amis plus Zelés que lui pour ses interêts auroient pû agir en sa place, comme ils agissent aujourd'hui. Dans tous les Actes de Leipsic M. Leibnitz est en une possession paisible & non interrompuë de l'invention du Calcul differentiel. Il y declare même que M^{rs}. Bernoulli l'avoient si heureusement cultivé qu'il leur appartenoit autant qu'à

teroit tout. Un Architecte a fait un Bâtiment si hardi qu'il n'ose lui-même y loger, & il se trouve des gens qui se fient plus que lui à sa solidité, qui y logent sans crainte, & qui plus est, sans accident. Mais peut-être l'adoucissement n'étoit-il qu'une condescendance pour ceux dont l'imagination se seroit révoltée. S'il faut temperer la verité en Geometrie, que sera-ce en d'autres matieres!

Il avoit entrepris un grand ouvrage, *De la Science de l'Infini*. C'étoit toute la plus sublime Geometrie, le Calcul integral joint au Differentiel. Apparemment il y fixoit ses idées sur la nature de l'Infini & sur ses differents ordres, mais quand même il seroit possible qu'il n'eût pas pris le meilleur parti bien déterminément, on eût préféré les lumieres qu'on tenoit de lui à son autorité. C'est une perte considerable pour les Mathematiques que cet ouvrage n'ait pas été fini. Il est vrai que le plus difficile paroît fait, il a ouvert les grandes routes, mais il pouvoit encore ou y servir de guide, ou en ouvrir de nouvelles.

De cette haute Theorie il descendoit souvent à la Pratique, où son amour pour le bien public le ramenoit. Il avoit songé à rendre les Voitures & les Carosses plus legers & plus commodes, & de-là un Docteur qui se prenoit à lui de n'avoir pas eu une pension du Duc d'Hanovre, prit occasion de lui imputer dans un Ecrit public qu'il avoit eu dessein de construire un Chariot qui auroit fait en vingt-quatre heures le voyage de Hanovre à Amsterdam; plaisanterie mal entendue, puisqu'elle ne peut tourner qu'à la gloire de celui qu'on attaque, pourvu qu'il ne soit pas absolument insensé.

Il avoit proposé un Moulin à vent pour puiser l'eau des Mines les plus profondes, & avoit beaucoup travaillé à cette Machine, mais les Ouvriers eurent leurs raisons pour en traverser le succès par toutes sortes d'artifices. Ils furent plus habiles que lui, & l'emporterent.

On doit mettre au rang des Inventions plus curieuses qu'utiles une Machine Arithmetique differente de celle

de M. Pascal à laquelle il a travaillé toute sa vie à diverses reprises. Il ne l'a entièrement achevée que peu de temps avant sa mort, & il y a extrêmement dépenfé.

Il étoit Metaphisicien , & c'étoit une chose presque impossible qu'il ne le fût pas, il avoit l'esprit trop univerfel. Je n'entends pas seulement univerfel , parce qu'il alloit à tout, mais encore parce qu'il faifissoit dans tout les principes les plus élevés & les plus generaux, ce qui est le caractere de la Metaphisique. Il avoit projeté d'en faire une toute nouvelle, & il en a répandu çà & là differents morceaux selon sa coutume.

Ses grands Principes étoient que rien n'exifte ou ne se fait fans une raison fuffifante, que les changements ne se font point brusquement & par fauts, mais par degrés & par nuances, comme dans des suites de Nombres, ou dans des Courbes, que dans tout l'Univers, comme nous l'avons déjà dit, un meilleur est mêlé par tout avec un plus grand, ou, ce qui revient au même, les Loix de convenance avec les Loix necessaires ou Geometriques. Ces principes si nobles & si specieux ne sont pas aisés à appliquer, car dès qu'on est hors du necessaire rigoureux & absolu, qui n'est pas bien commun en Metaphisique, le fuffifant, le convenable, un degré ou un faut, tout cela pourroit bien être un peu arbitraire, & il faut prendre garde que ce ne soit le besoin du Siftême qui décide.

Sa maniere d'expliquer l'union de l'Ame & du Corps par une *Harmonie préétablie* a été quelque chose d'imprévu & d'inesperé sur une matiere où la Philosophie sembloit avoir fait ses derniers efforts. Les Philosophes aussi-bien que le peuple avoient crû que l'Ame & le Corps agissoient réellement & phisiquement l'un sur l'autre. Descartes vint qui prouva que leur nature ne permettoit point cette sorte de communication veritable, & qu'ils n'en pouvoient avoir qu'une apparente, dont Dieu étoit le Mediateur. On croyoit qu'il n'y avoit que ces deux Siftêmes possibles, M. Leibnitz en imagina un troisiéme. Une Ame

doit avoir par elle-même une certaine suite de pensées, de desirs, de volontés. Un Corps qui n'est qu'une Machine doit avoir par lui-même une certaine suite de mouvements, qui seront déterminés par la combinaison de sa disposition machinale avec les impressions des corps extérieurs. S'il se trouve une Ame & un Corps tels que toute la suite des volontés de l'Ame d'une part, & de l'autre toute la suite des mouvements du Corps se répondent exactement, & que dans l'instant, par exemple, que l'Ame voudra aller dans un lieu, les deux pieds du Corps se meuvent machinalement de ce côté-là, cette Ame & ce Corps auront un rapport, non par une action réelle de l'un sur l'autre, mais par la correspondance perpétuelle des actions séparées de l'un & de l'autre. Dieu aura mis ensemble l'Ame & le Corps qui avoient entre eux cette correspondance antérieure à leur union, cette *harmonie préétablie*. Et il en faut dire autant de tout ce qu'il y a jamais eu, & de tout ce qu'il y aura jamais d'Ames & de Corps unis.

Ce Système donne une merveilleuse idée de l'intelligence infinie du Créateur; mais peut-être cela même le rend-il trop sublime pour nous. Il a toujours pleinement contenté son Auteur, cependant il n'a pas fait jusqu'ici, & il ne paroît pas devoir faire la même fortune que celui de Descartes. Si tous les deux succomboient aux objections, il faudroit, ce qui seroit bien penible pour les Philosophes, qu'ils renonçassent à se tourmenter davantage sur l'union de l'Ame & du Corps. M. Descartes & M. Leibnitz les justifieroient de n'en plus chercher le secret.

M. Leibnitz avoit encore sur la Métaphisique beaucoup d'autres pensées particulières. Il croyoit, par exemple, qu'il y a par tout des substances simples, qu'il appelloit *Monades* ou *Unités*, qui sont les Vies, les Ames, les Esprits, qui peuvent dire *Moi*, qui selon le lieu où elles sont, reçoivent des impressions de tout l'Univers, mais confuses à cause de leur multitude, ou qui, pour employer à peu-près les propres termes, sont des Miroirs sur les-

118 HISTOIRE DE L'ACADEMIE ROYALE

quels tout l'Univers rayonne selon qu'ils lui sont exposés. Par-là il expliquoit les perceptions. Une Monade est d'autant plus parfaite qu'elle a des perceptions plus distinctes. Les Monades qui sont des Ames humaines ne sont pas seulement des Miroirs de l'Univers des Créatures, mais des Miroirs ou Images de Dieu même ; & comme en vertu de la Raison & des Verités éternelles elles entrent en une espece de société avec lui, elles deviennent Membres de la Cité de Dieu. Mais c'est faire tort à ces sortes d'idées que d'en détacher quelques-unes de tout le système, & d'en rompre le précieux enchaînement, qui les éclaire & les fortifie. Ainsi nous n'en dirons pas davantage, & peut-être ce peu que nous avons dit est-il de trop, parce qu'il n'est pas le tout.

On trouvera un assés grand détail de la Metaphisique de M. Leibnitz dans un Livre imprimé à Londres en 1717. C'est une dispute commencée en 1715 entre lui & le fameux M. Clarke, & qui n'a été terminée que par la mort de M. Leibnitz. Il s'agit entre eux de l'Espace & du Temps, du Vuide & des Atomes, du Naturel & du Surnaturel, de la Liberté, &c. car heureusement pour le Public la contestation en s'échauffant venoit toujours à embrasser plus de terrain. Les deux sçavants Adversaires devenoient plus forts à proportion l'un de l'autre, & les Spectateurs qu'on accuse d'être cruels, seront fort excusables de regretter que ce combat soit si tôt fini ; on eût vû le bout des matieres, ou qu'elles n'ont point de bout.

Enfin pour terminer le détail des qualités acquises de M. Leibnitz, il étoit Theologien, non pas seulement en tant que Philosophe ou Metaphisicien, mais Theologien dans le sens étroit ; il entendoit les différentes parties de la Theologie Chrétienne, que les simples Philosophes ignorent communément à fond ; il avoit beaucoup lû & les Peres & les Scolastiques.

En 1671, année où il donna ses deux Theories du Mouvement abstrait & concret, il répondit aussi à un sça-

vant Socinien, neveu de Socin, nommé Wislowatius, qui avoit employé contre la Trinité la Dialectique subtile, dont cette Secte se pique, & qu'il avoit apprise presque avec la langue de sa Nourrice. M. Leibnitz fit voir dans un Ecrit intitulé *Sacrofancta Trinitas per nova inventa Logica defensa*, que la Logique ordinaire a de grandes defectuosités, qu'en la suivant son Adversaire pouvoit avoir eu quelques avantages, mais que si on la réformoit il les perdoit tous, & que par consequent la véritable Logique étoit favorable à la foi des Orthodoxes.

On étoit si persuadé de sa capacité en Theologie, que comme on avoit proposé vers le commencement de ce Siècle un mariage entre un grand Prince Catholique & une Princesse Lutherienne, il fut appellé aux Conférences qui se tinrent sur les moyens de se concilier à l'égard de la Religion. Il n'en résulta rien, sinon que M. Leibnitz admira la fermeté de la Princesse.

Le sçavant Evêque de Salisbury, M. Burnet, ayant eu sur la réünion de l'Eglise Anglicane avec la Lutherienne des vûes qui avoient été fort goûtées par des Theologiens de la Confession d'Ausbourg, M. Leibnitz fit voir que cet Evêque, tout habile qu'il étoit, n'avoit pas tout-à-fait bien pris le nœud de cette Controverse, & l'on prétend que l'Evêque en convint. On sçait assez qu'il s'agit-là des dernières finesses de l'Art, & qu'il faut être véritablement Theologien, même pour s'y méprendre.

Il parut ici en 1692 un Livre intitulé *De la Tolerance des Religions*. M. Leibnitz la soutenoit contre feu M. Pellisson, devenu avec succès Theologien, & Controversiste. Ils disputoient par Lettres, & avec une politesse exemplaire. Le caractère naturel de M. Leibnitz le portoit à cette Tolerance, que les esprits doux souhaiteroient d'établir, mais dont après cela ils auroient assez de peine à marquer les bornes, & à prévenir les mauvais effets. Malgré la grande estime qu'on avoit pour lui, on imprima tous ses raisonnemens avec Privilege, tant on se fioit aux réponses de M. Pellisson.

Le plus grand ouvrage de M. Leibnitz qui se rapporte à la Theologie, est sa *Theodicée* imprimée en 1710. On connoît assés les difficultés que M. Bayle avoit proposées sur l'Origine du Mal, soit physique, soit moral, M. Leibnitz qui craignit l'impression qu'elles pouvoient faire sur quantité d'esprits, entreprit d'y répondre.

Il commence par mettre dans le Ciel M. Bayle qui étoit mort, celui dont il vouloit détruire les dangereux raisonnemens. Il lui applique ces vers de Virgile,

*Candidus insueti miratur limen Olympi,
Sub pedibusque videt nubes & sidera Daphnis.*

Il dit que M. Bayle voit presentement le Vrai dans sa source ; charité rare parmi les Theologiens, à qui il est fort familier de damner leurs Adversaires.

Voici le gros du système. Dieu voit une infinité de Mondes ou Univers possibles, qui tous prétendent à l'existence. Celui en qui la combinaison du Bien metaphysique, physique & moral avec les Maux opposés, fait un *Meilleur*, semblable aux *Plus grands* geometriques, est préféré ; de-là le mal quelconque, permis, & non pas voulu. Dans cet Univers qui a mérité la préférence sont comprises les douleurs & les mauvaises actions des Hommes, mais dans le moindre nombre, & avec les suites les plus avantageuses qu'il soit possible.

Cela se fait encore mieux sentir par une idée philosophique, theologique & poétique tout ensemble. Il y a un Dialogue de Laurent Valla où cet Auteur feint que Sextus fils de Tarquin le Superbe va consulter Apollon à Delphes sur sa destinée, Apollon lui prédit qu'il violera Lucrece.

Sextus se plaint de la prédiction. Apollon répond que ce n'est pas sa faute, qu'il n'est que Devin, que Jupiter a tout réglé, & que c'est à lui qu'il faut se plaindre. Là finit le Dialogue, où l'on voit que Valla sauve la prescience de Dieu aux dépens de sa bonté, mais ce n'est pas là comme M. Leibnitz l'entend, il continuë selon son Système la fiction.

tion de Valla. Sextus va à Dodone se plaindre à Jupiter du crime auquel il est destiné. Jupiter lui répond qu'il n'a qu'à ne point aller à Rome, mais Sextus déclare nettement qu'il ne peut renoncer à l'esperance d'être Roi, & s'en va. Après son départ, le grand Prêtre Theodore demande à Jupiter pourquoi il n'a pas donné une autre volonté à Sextus. Jupiter envoie Theodore à Athenes consulter Minerve. Elle lui montre le Palais des Destinées, où sont les Tableaux de tous les Univers possibles depuis le *pire* jusqu'au *meilleur*. Theodore voit dans le meilleur le crime de Sextus, d'où naît la liberté de Rome, un gouvernement fécond en vertus, un Empire utile à une grande partie du genre humain, &c. Theodore n'a plus rien à dire.

La Theodicée seule suffiroit pour représenter M. Leibnitz. Une lecture immense, des Anecdotes curieuses sur les Livres ou les Personnes, beaucoup d'équité & même de faveur pour tous les Auteurs cités, fût-ce en les combattant, des vûes sublimes & lumineuses, des raisonnements au fond desquels on sent toujours l'esprit geometrique, un stile où la force domine, & où cependant sont admis les agréments d'une imagination heureuse.

Nous devrions presentement avoir épuisé M. Leibnitz, il ne l'est pourtant pas encore; non parce que nous avons passé sous silence un très grand nombre de choses particulieres, qui auroient peut-être suffi pour l'Eloge d'un autre, mais parce qu'il en reste une d'un genre tout different; c'est le Projet qu'il avoit conçu d'une Langue Philosophique & universelle. Wilkins Evêque de Chester, & Dalgarnie y avoient travaillé, mais dès le temps qu'il étoit en Angleterre il avoit dit à Mrs. Boyle & d'Oldenbourg qu'il ne croyoit pas que ces grands hommes eussent encore frappé au but. Ils pouvoient bien faire que des Nations qui ne s'entendoient pas eussent aisément commerce, mais ils n'avoient pas attrappé les veritables caracteres réels, qui étoient l'instrument le plus fin dont l'esprit humain se pût servir, & qui devoient extrêmement faciliter & le raisonnement & la memoire & l'invention des cho-

ses. Ils devoient ressembler, autant qu'il étoit possible, aux caracteres d'Algebre, qui en effet sont très simples & très expressifs, qui n'ont jamais ni superfluité, ni équivoque, & dont toutes les varietés sont raisonnées. Il a parlé en quelque endroit d'un *Alphabet des pensées humaines* qu'il meditoit, selon toutes les apparences cet Alphabet avoit rapport à sa Langue universelle. Après l'avoir trouvée, il eût encore fallu, quelque commode & quelque utile qu'elle eût été, trouver l'Art de persuader aux differents Peuples de s'en servir, & ce n'eût pas été là le moins difficile. Ils ne s'accordent qu'à n'entendre point leurs interêts communs.

Jusqu'ici nous n'avons vû que la Vie sçavante de M. Leibnitz, ses Talents, ses Ouvrages, ses Projets, il reste le détail des événements de sa Vie particuliere.

Il étoit dans la Societé secrete des Chimistes de Nuremberg lorsqu'il rencontra par hazard à la table de l'Hôtellerie où il mangeoit M. le Baron de Boinebourg Ministre de l'Electeur de Mayence, Jean Philippe. Ce Seigneur s'aperçût promptement du merite d'un jeune homme encore inconnu, il lui fit refuser des offres considerables que lui faisoit le Comte Palatin pour récompense du Livre de George Ulicovius, & voulut absolument l'attacher à son Maître, & à lui. En 1668 l'Electeur de Mayence le fit Conseiller de la Chambre de révision de sa Chancellerie.

M. de Boinebourg avoit des relations à la Cour de France; & de plus il avoit envoyé son fils à Paris pour y faire ses études & ses exercices. Il engagea M. Leibnitz à y aller aussi en 1672, tant par rapport aux affaires, qu'à la conduite du jeune homme. M. de Boinebourg étant mort en 1673, il passa en Angleterre, où peu de temps après il apprit aussi la mort de l'Electeur de Mayence, qui renversoit les commencements de sa fortune. Mais le Duc de Brunsvic-Lunebourg se hâta de se saisir de lui pendant qu'il étoit vacant, il lui écrivit une Lettre très honorable & très propre à lui faire sentir qu'il étoit bien connu, ce qui est le plus doux & le plus rare plaisir des gens de merite. Il reçût avec toute la joye & toute la recon-

naissance qu'il devoit la Place de Conseiller, & une Pension qui lui étoient offertes.

Cependant il ne partit pas sur le champ pour l'Allemagne. Il obtint permission de retourner encore à Paris, qu'il n'avoit pas épuisé à son premier voyage. De-là il repassa en Angleterre où il fit peu de séjour, & enfin se rendit en 1676 auprès du Duc Jean Frederic. Il y eut une considération qui appartient autant & peut-être plus à l'Eloge de ce Prince, qu'à celui de M. Leibnitz.

Trois ans après il perdit ce grand Protecteur, auquel succéda le Duc Ernest Auguste, alors Evêque d'Osnabrug. Il passa à ce nouveau Maître, qui ne le connut pas moins bien. Ce fut sur ses vûes & par ses ordres qu'il s'engagea à l'Histoire de Brunsvic, & en 1687 il commença les voyages qui y avoient rapport. L'Electeur Ernest Auguste le fit en 1696 son Conseiller privé de Justice. On ne croit point en Allemagne que les Sçavants soient incapables des Charges.

En 1669 il fut mis à la tête des Associés Etrangers de cette Academie. Il n'avoit tenu qu'à lui d'y avoir place beaucoup plutôt, & à titre de Pensionnaire. Pendant qu'il étoit à Paris, on voulut l'y fixer fort avantageusement pourvu qu'il se fit Catholique, mais tout Tolerant qu'il étoit il rejetta absolument cette condition.

Comme il avoit une extrême passion pour les Sciences, il voulut leur être utile non seulement par ses découvertes, mais par la grande considération où il étoit. Il inspira à l'Electeur de Brandebourg le dessein d'établir une Academie des Sciences à Berlin, ce qui fut entierement fini en 1700 sur le plan qu'il avoit donné. L'année suivante cet Electeur fut déclaré Roi de Prusse; le nouveau Royaume & la nouvelle Academie prirent naissance presque en même temps. Cette Compagnie, selon le genie de son Fondateur, embrassoit outre la Physique & les Mathematiques, l'Histoire Sacrée & Profane, & toute l'Antiquité. Il en fut fait President perpetuel, & il n'y eut point de jaloux.

En 1710 parut un Volume de l'Academie de Berlin sous

F24 HISTOIRE DE L'ACADEMIE ROYALE

le Titre de *Miscellanea Berolinensia*. Là M. Leibnitz paroît en divers endroits sous presque toutes ses différentes formes, d'Historien, d'Antiquaire, d'Etymologiste, de Phisicien, de Mathematicien, on y peut ajouter celle d'Orateur, à cause d'une fort belle Epitre dédicatoire adressée au Roi de Prusse; il n'y manque que celles de Jurisconsulte & de Theologien, dont la constitution de son Academie ne lui permettoit pas de se revêtir.

Il avoit les mêmes vûës pour les Etats de l'Electeur de Saxe Roi de Pologne, & il vouloit établir à Dresde une Academie qui eût correspondance avec celle de Berlin, mais les troubles de Pologne lui ôterent toute esperance de succès.

En récompense il s'ouvrit à lui en 1711 un champ plus vaste, & qui n'avoit point encore été cultivé. Le Czar, qui a conçu la plus grande & la plus noble pensée qui puisse tomber dans l'esprit d'un Souverain, celle de tirer ses Peuples de la barbarie, & d'introduire chés eux les Sciences & les Arts, alla à Torgau pour le mariage du Prince son fils aîné avec la Princesse Charlotte Christine, & y vit & consulta beaucoup M. Leibnitz sur son projet. Le Sage étoit précisément tel que le Monarque meritoit de le trouver.

Le Czar fit à M. Leibnitz un magnifique present, & lui donna le titre de son Conseiller privé de Justice avec une pension considerable. Mais, ce qui est encore plus glorieux pour lui, l'Histoire de l'établissement des Sciences en Moscovie ne pourra jamais l'oublier, & son nom y marchera à la suite de celui du Czar. C'est un bonheur rare pour un Sage Moderne qu'une occasion d'être Legislatteur de Barbares; ceux qui l'ont été dans les premiers temps font ces Chantres miraculeux qui attiroient les Rochers, & bâtissoient des Villes avec la Lire, & M. Leibnitz eût été travesti par la Fable en Orphée, ou en Amphion.

Il n'y a point de prosperité continuë. Le Roi de Prusse mourût en 1713, & le goût du Roi son successeur, entièrement déclaré pour la guerre, menaçoit l'Academie de Berlin d'une chute prochaine. M. Leibnitz songea à procurer aux

Sciences un Siege plus assuré, & se tourna du côté de la Cour Imperiale. Il y trouva le Prince Eugene, qui pour être un si grand General, & fameux par tant de Victoires, n'en aimoit pas moins les Sciences, & qui favorisa de tout son pouvois le dessein de M. Leibnitz. Mais la Peste survenue à Vienne rendit inutiles tous les mouvements qu'il s'étoit donnés pour y former une Academie. Il n'eut qu'une assez grosse pension de l'Empereur, avec des offres très avantageuses, s'il vouloit demeurer dans sa Cour. Dès le temps du couronnement de ce Prince, il avoit déjà eu le titre de Conseiller Aulique.

Il étoit encore à Vienne en 1714, lorsque la Reine Anne mourut, à laquelle succéda l'Electeur d'Hanovre qui réuniffoit sous sa domination un Electorat, & les trois Royaumes de la Grande Bretagne, M. Leibnitz & M. Neuton. M. Leibnitz se rendit à Hanovre, mais il n'y trouva plus le Roi, & il n'étoit plus d'âge à le suivre jusqu'en Angleterre. Il lui marqua son zele plus utilement par des Réponses qu'il fit à quelques Libelles Anglois publiés contre S. M.

Le Roi d'Angleterre repassa en Allemagne, où M. Leibnitz eut enfin la joye de le voir Roi. Depuis ce temps sa santé baissa toujours, il étoit sujet à la Goute, dont les attaques devenoient plus frequentes. Elle lui gagna les Epaulés, & on eroit qu'une certaine Tisane particuliere qu'il prit dans un grand accés, & qui ne passa point, lui causa les convulsions & les douleurs excessives dont il mourut en une heure le 14 Novembre 1716. Dans les derniers moments qu'il put parler, il raisonnoit sur la maniere dont le fameux Fartenbach avoit changé la moitié d'un Clou de fer en or.

Le sçavant M. Eckard qui avoit vécu dix-neuf ans avec lui, qui l'avoit aidé dans tous ses travaux historiques, & que le Roi d'Angleterre a choisi en dernier lieu pour être Historiographe de sa Maison, & son Bibliothecaire à Hanovre, prit soin de lui faire une sepulture très honorable, ou plutôt une Pompe funebre. Toute la Cour y fut invitée, & personne n'y parut. M. Eckard dit qu'il en fut fort étonné, cependant les Courtisans ne firent que ce qu'ils devoient, le Mort ne lais-

soit après lui personne qu'ils eussent à considerer, & ils n'eussent rendu ce dernier devoir qu'au merite.

M. Leibnitz ne s'étoit point marié, il y avoit pensé à l'âge de cinquante ans, mais la personne qu'il avoit en vûë voulut avoir le temps de faire ses réflexions. Cela donna à M. Leibnitz le loisir de faire aussi les siennes, & il ne se maria point.

Il étoit d'une forte complexion. Il n'avoit guere eu de maladies, excepté quelques vertiges dont il étoit quelquefois incommodé, & la goutte. Il mangeoit beaucoup, & buvoit peu, quand on ne le forçoit pas, & jamais de vin sans eau. Chés lui il étoit absolument le maître, car il y mangeoit toujours seul. Il ne regloit pas ses repas à de certaines heures, mais selon ses études, il n'avoit point de ménage, & envoyoit querir chés un Traiteur la premiere chose trouvée. Depuis qu'il avoit la goutte il ne dînoit que d'un peu de Lait, mais il faisoit un grand souper, sur lequel il se couchoit à une heure ou deux après minuit. Souvent il ne dormoit qu'assis sur une chaise, & ne s'en réveilloit pas moins frais à sept ou huit heures du matin. Il étudioit de suite, & il a été des mois entiers sans quitter le Siège, pratique fort propre à avancer beaucoup un travail, mais fort mal-saine. Aussi croit-on qu'elle lui attira une fluxion sur la jambe droite, avec un ulcere ouvert. Il y voulut remédier à sa maniere, car il consultoit peu des Medecins, & il vint à ne pouvoir presque plus marcher, ni quitter le lit.

Il faisoit des extraits de tout ce qu'il lisoit, & y ajoûtoit ses réflexions, après quoi il mettoit tout cela à part, & ne le regardoit plus. Sa memoire, qui étoit admirable, ne se déchargeoit point, comme à l'ordinaire, des choses qui étoient écrites, mais seulement l'écriture avoit été nécessaire pour les y graver à jamais. Il étoit toujours prêt à répondre sur toutes sortes de manieres, & le Roi d'Angleterre l'appelloit son *Dictionnaire vivant*.

Il s'entretenoit volontiers avec toutes sortes de personnes, Gens de Cour, Artisans, Laboureurs, Soldats. Il n'y a guere d'ignorant qui ne puisse apprendre quelque chose au plus sçavant homme du monde, & en tout cas le sçavant s'instruit

encore quand il sçait bien considerer l'ignorant. Il s'entretenoit même souvent avec les Dames, & ne contoit point pour perdu le temps qu'il donnoit à leur conversation. Il se dépoüilloit parfaitement avec elles du caractere de Sçavant & de Philosophe, caracteres cependant presque indélebiles & dont elles appercevroient bien finement & avec bien du dégoût les traces les plus legeres. Cette facilité de se communiquer le faisoit aimer de tout le monde; un Sçavant illustre qui est populaire & familier c'est presque un Prince qui le seroit aussi; le Prince a pourtant beaucoup d'avantage.

M. Leibnitz avoit un commerce de Lettres prodigieux. Il se plaisoit à entrer dans les travaux ou dans les projets de tous les Sçavants de l'Europe, il leur fournissoit des vûes, il les animoit, & certainement il prêchoit d'exemple. On étoit sûr d'une réponse dès qu'on lui écrivoit, ne se fût-on proposé que l'honneur de lui écrire. Il est impossible que ses Lettres ne lui ayent emporté un temps très considerable, mais il aimoit autant l'employer au profit ou à la gloire d'autrui, qu'à son profit ou à sa gloire particuliere.

Il étoit toujours d'une humeur gaye: & à quoi serviroit sans cela d'être Philosophe! On l'a vû fort affligé à la mort du feu Roi de Prusse & de l'Electrice Sophie. La douleur d'un tel Homme est la plus belle Oraison Funebre.

Il se mettoit aisément en colere, mais il en revenoit aussitôt. Ses premiers mouvements n'étoient pas d'aimer la contradiction sur quoi que ce fût, mais il ne falloit qu'attendre les seconds, & en effet ces seconds mouvements, qui sont les seuls dont il reste des marques, lui feront éternellement honneur.

On l'accuse de n'avoir été qu'un grand & rigide observateur du Droit naturel. Ses Pasteurs lui en ont fait des réprimandes publiques & inutiles.

On l'accuse aussi d'avoir aimé l'argent. Il avoit un revenu très considerable en pensions du Duc de Volfembutel, du Roi d'Angleterre, de l'Empereur, du Czar, & il vivoit toujours assés grossierement. Mais un Philosophe ne peut guere,

quoiqu'il devienne riche, se tourner à des dépenses inutiles & fastueuses qu'il méprise. De plus M. Leibnitz laissoit aller le détail de sa maison comme il plaisoit à ses Domestiques, & il dépensoit beaucoup en negligence. Cependant la recette étoit toujours la plus forte, & on lui trouva après sa mort une grosse somme d'argent comptant qu'il avoit caché. C'étoient deux années de son revenu. Ce Tresor lui avoit causé pendant sa vie de grandes inquietudes qu'il avoit confiées à un Ami, mais il fut encore plus funeste à la femme de son seul heritier fils de sa Soeur, qui étoit Curé d'une Paroisse près de Leipzig. Cette femme en voyant tant d'argent ensemble qui lui appartenoit, fut si saisie de joye qu'elle en mourut subitement.

M. Eckard promet une Vie plus complete de M. Leibnitz ; c'est aux Memoires qu'il a eu la bonté de me fournir qu'on en doit déjà cette ébauche. Il rassemblera en un Volume toutes les Pièces imprimées de ce grand homme éparées en une infinité d'endroits, de quelque espece qu'elles soient. Ce sera là, pour ainsi dire, une Resurrection d'un Corps dont les membres étoient extrêmement dispersés, & de tout prendra une nouvelle vie par cette réunion. De plus M. Eckard donnera toutes les Oeuvres posthumes qui sont achevées, & des *Leibnitiana* qui ne feront pas la partie du Recueil la moins curieuse. Enfin il continuera l'Histoire de Brunsvic, dont M. Leibnitz n'a fait que ce qui est depuis le commencement du Regne de Charlemagne jusqu'à l'an 1005. C'est prolonger la vie des grands hommes, que de poursuivre dignement leurs entreprises.



CÉRÉMONIES

A L'OCCASION DU 250^{me} ANNIVERSAIRE

DE LA MORT

DE

GOTTFRIED WILHELM LEIBNIZ

(1646 - 1716)

Associé étranger de l'Académie des Sciences

à HANOVRE

du 14 au 19 novembre 1966.

DISCOURS DE M. JOSEPH KAMPÉ DE FÉRIET

Correspondant de l'Académie des sciences.

MONSIEUR LE MINISTRE,
MONSIEUR LE PRÉSIDENT,
MESDAMES, MESSIEURS,

Veillez permettre à l'Académie des Sciences de Paris d'apporter en Français son hommage à celui qui fut son *premier associé étranger*; le Français, langue que Leibniz maniait, non seulement avec aisance, mais avec une finesse et une élégance dignes de nos meilleurs prosateurs.

C'est lors du long séjour qu'il fit à Paris que Leibniz acquit la parfaite maîtrise de notre langue ; débarqué le 19 mars 1672, ce jeune homme de 26 ans venait présenter à Louis XIV son *Consilium Aegyptiacum* destiné à lancer le Grand Roi, comme un nouvel Alexandre, à la conquête de l'Orient, et du même coup à détourner du Rhin ses regards ambitieux. Poliment éconduit par M. de Pomponne. Leibniz trouva à Paris des succès d'un tout autre genre : c'est là que germèrent et se développèrent quelques-unes de ses plus hautes découvertes scientifiques.

L'Académie Royale des Sciences qui, depuis le 22 décembre 1666, se réunissait dans la Bibliothèque royale rue Vivienne, sous l'égide de Colbert, était l'un des grands foyers de la science ; Leibniz devint l'ami de ses membres les plus illustres ; depuis 1675 il assistait souvent aux séances et fut même associé à l'Académie, à une date et dans des conditions mal connues.

Arrivé à Paris « dans cette ignorance superbe des mathématiques, je n'avais fixé mon attention que sur l'histoire et le droit » écrit-il à Jean Bernoulli ; il se met à lire assidûment Pascal et Grégoire de St Vincent, puis, sur le conseil de Huygens, il aborde l'œuvre mathématique de Descartes. On peut suivre dans une liasse de manuscrits, retrouvée ici-même, à la Bibliothèque de Hanovre par Foucher de Careil, l'évolution de sa pensée mathématique ; on voit naître, dès 1673, l'idée de sa méthode des tangentes et des tangentes inverses et dans des feuillets du 29 octobre et du 11 novembre 1675, apparaissent déjà les symboles de la différentielle et de l'intégrale devenus classiques. Venu à Paris, en 1672, pour prêcher une nouvelle croisade à Louis XIV, quand il en partit, le 4 octobre 1676, Leibniz pouvait écrire « *je voyais l'Océan s'ouvrir devant moi* ».

Le 20 janvier 1699 marque une date importante dans l'histoire de l'Académie ; c'est ce jour là, en effet, que Louis XIV, la prenant sous sa protection, lui imposa un règlement, des cadres et se réserva le privilège de nommer ses membres, fixant leur nombre à 70 : 10 *honoraires*, 20 *pensionnaires* (recevant une pension), 20 *associés* (dont 8 étrangers), enfin 20 *élèves*, attachés chacun à un pensionnaire. Dès le 28 janvier, M. de Pontchartrain faisait part à l'Académie des décisions du Roi : dans la liste figure « M. Leibnitz », qui fut donc bien, le *premier associé étranger*, comme le souligne dans son Éloge de 1716, M. de Fontenelle, Secrétaire perpétuel ; ce n'est que quelques semaines plus tard qu'il en fut nommé d'autres : le 14 février, les frères Jacques et Jean Bernoulli et le 21 février, Ole Roemer et Sir Isaac Newton.

L'acte authentique, conservé à la Bibliothèque de Hanovre, ne fut signé par le Président Bignon et le Secrétaire perpétuel Fontenelle que le 13 mars 1700 ; ce document mentionne la première nomination, avec une lacune dans la date : « le Roy l'ayant dit le mois 1677 », puis reproduit la décision prise le 28 janvier 1699 que « M. Leibnitz Conseiller d'État d'Hanover » soit « confirmé et choisy de nouveau pour remplir une place d'Académicien étranger associé ». Dans sa

lettre de remerciement (qui vient d'être publiée), adressée le 3 septembre 1700 au Secrétaire perpétuel, Leibniz, dépassant les banalités d'usage, esquisse une offre de collaboration de l'Académie avec la nouvelle Société des Sciences de Berlin, dont il assume la présidence: «car on sera ravi de concourir aux desseins de l'Académie Royale et de profiter de ses lumières»; on reconnaît, à ce trait, un esprit nourri du désir de l'Harmonie Universelle.

La liste des mémoires que Leibniz adressa à l'Académie sera prochainement publiée; mais c'est surtout par sa correspondance que l'on comprend l'intérêt qu'il portait aux travaux de ses collègues parisiens; dans une même lettre, il pose des questions aussi bien sur les recherches d'Astronomie de La Hire et de Cassini, ou l'expédition botanique de Tournefort, que sur la description des «Arts Mechaniques» demandée par Colbert.

Aujourd'hui, les Comptes Rendus de nos séances paraissent chaque semaine; le règlement de 1699 ne prescrivait que la publication annuelle d'une Histoire de l'Académie Royale des Sciences; elle sortait parfois des presses avec un grand retard, celle de 1700 ne parut qu'en 1703, par exemple; Leibniz se plaint de cet état de chose à Fontenelle «il seroit bien à souhaiter pour moy que je puisse apprendre quelque chose de temps en temps avant et au delà du public».

De 1699 à 1716, bien qu'éloigné de Paris, l'illustre associé étranger restait donc toujours présent aux travaux de l'Académie; il le demeura même longtemps après sa mort: la fameuse *querelle des forces vives* alimenta les polémiques pendant plusieurs décades. La source des discussions remonte à l'écrit publié en 1686 aux *Acta Eruditorum*, par Leibniz sous le titre quelque peu belliqueux: «*Brevis Demonstratio erroris memorabilis Cartesii et aliorum circa legem naturae, secundum quam volunt a Deo eandem semper quantitatem Motus conservari: qua et in re mechanica abutentur*».

La polémique dura longtemps autour de l'idée nouvelle; en 1724, l'Académie mettait au concours le sujet de la Communication du Mouvement et couronnait un mémoire du P. Mazière, qui défendait encore le point de vue de Descartes, mais elle publiait aussi un écrit de Jean Bernoulli, partisan de la «vis motrix» leibnitzienne... Ce n'est guère qu'aux alentours de 1740 que l'idée de Leibniz fut définitivement adoptée.

Même quand tout débat se fut éteint, la grandeur de l'œuvre scientifique de Leibniz est telle que son souvenir est de ceux qui ne s'effacent pas et l'Académie des Sciences tient pour l'un de ses titres de gloire de l'avoir compté parmi ses associés étrangers.
